ADÉLAÏDE,

OU

LE TRIOMPHE

DE L'AMOUR

ET DE LA VERTU.

ADELAÏDE,

OU

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR ET DE LA VERTU.





A LONDRES;
Et se trouve à Paris,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à Saint-Joseph.

M. DCC. LXXII.



ADÉLAÏDE,
OU
LE TRIOMPHE DE L'AMOUR ET DE LA VERTU.



QUE je ſuis malheureuſe ! s'écrioit Adélaïde, appuyée triſtement contre un arbre dans le jardin de la maiſon paternelle. Quel coup funeſte vient de m'accabler, & que

la vie m'eſt à charge ! Père infortuné, tu gémis dans l'horreur des cachots ! Éloigné de ta famille, de cette épouſe dont les careſſes, renouvellées ſans ceſſe, portoient la félicité dans ton âme ; tu ne vois plus dans ton affreuſe demeure, que ces hommes durs & barbares, que le malheur ne peut toucher. Ha ! que ton ſort eſt à plaindre !... Mais celui de ma mère l'eſt-il moins ? ... Depuis que des créanciers inéxorables ont arraché ſon époux de ſes bras, & que, ſans égard à ſes pertes, à la déſolation où ſa famille alloit être plongée, ils l'ont fait enfermer dans un lieu où ne devroit habiter que le crime, ſon âme eſt en proie à la douleur

la plus amère. Cette tendre mère nous ſerre tour-à-tour contre ſon ſein, nous demande ſon époux, nous inonde de ſes larmes... Ha! comment ſoutenir un pareil ſpectacle; des déchirements de cœur auſſi affreux? ... Hélas! que deviendrons-nous? Nos meubles vendus; notre maiſon à la veille de l'être.... Privés de tout appui dans le monde, la mort eſt l'unique eſpoir qui nous reſte; qu'elle vienne donc terminer nos maux.... Et toi, cher amant dont j'ignore la deſtinée; en quelque lieu que tu reſpires, tu frémirois ſans doute en apprenant mes malheurs; tu donnerois des larmes au ſouvenir de ta tendre & fidelle Adélaïde.

C'eſt ainſi que cette infortunée exhaloit ſa douleur. Depuis huit jours que ſon père lui avoit été enlevé, ſes joues s'étoient couvertes d'une pâleur mortelle, & le ſommeil l'avoit abandonnée. Elle va trouver ſa mère, en ſortant du jardin; elle la voit gémiſſant au milieu de ſa petite famille : car Adélaïde avoit trois freres & une ſœur en bas âge : pénétrée elle-même du ſentiment qui cauſe leurs peines, elle les embraſſe, & mêle ſes larmes à celles qu'ils répandent en abondance. Cœurs durs & inhumains! un pareil ſpectacle ne pourroit-il vous toucher? La vertu malheureuſe, ſouffrante, n'attireroit-elle pas vos regards? Ha! s'il exiſte des hommes

aſſez inſenſibles pour voir d'un œuil ſec les peines de leurs ſemblables, qu'ils ſoient dévoués au mépris.

Adélaïde, ſuffoquée par l'excès de ſes maux, ne peut, pendant quelques inſtans, articuler aucune parole; enfin revenue à elle-même : chère & déplorable mère, s'écrie-t-elle, dans l'effuſion de ſa douleur! enfans infortunés! vous qui êtes privés de l'unique appui que vous aviez en ce monde, de cet époux, de ce père qui faiſoit vos délices; en partageant votre peine, je dois donner mes ſoins à l'adoucir. Je n'ai à vous offrir que mes bras, que mon foible travail; mais il ſemble que le deſtin veuille épuiſer ſur nous ſes

coups les plus affreux, puiſque, depuis la détention de mon père, je ſuis ſans ouvrage. Tout le monde nous abandonne dans notre malheur, & l'unique reſſource qui nous reſte, ſeroit que je me miſſe en ſervice : vous paroiſſez être affligée du parti que je prends, ma tendre mère..... Sachez qu'il n'y a pas d'état humiliant, lorſqu'un motif auſſi noble que celui de ſecourir nos proches, nous détermine à l'embraſſer. Périſſe l'orgueilleux pauvre & fainéant qui va importuner les grands & les riches, mendier pour ainſi dire ſa vie, quand il peut ſe procurer la ſubſiſtance par ſes travaux. Non; la réſolution que j'ai priſe n'a rien qui doive vous affli-

ger; je ferai trop fatisfaite, fi je peux diminuer vos maux.

Adélaïde parloit, & la vérité, la perfuafion pénétroient dans l'âme de fa mère. — Vertueufe fille, vous qui êtes notre Ange tutélaire, accompliffez vos louables intentions; cherchez-vous une maifon honnête, fixez-vous-y, & répandez fur nous les fecours qui feront en votre pouvoir.

Adélaïde, à ces mots, fort du logis; elle voit le peu d'amis qui lui refte encore dans fes infortunes, & par leurs foins elle parvient à trouver une place dans la Ville de Reims, lieu de fa naiffance : cette place lui parut auffi bonne qu'elle pouvoit le défirer. C'étoit chez un homme très-

riche, & qui, ayant abandonné un emploi conſidérable qu'il avoit occupé long-tems, paſſoit tranquillement ſa vie loin du tumulte de la Cour & de la Capitale. Son épouſe poſſédoit toutes les qualités qui pouvoient la rendre eſtimable; elle n'avoit point cette hauteur impertinente qui veut dominer ſur tous, & qui n'eſt que trop commune dans le ſein des grandeurs & des richeſſes: ſenſible aux peines des malheureux, elle étoit leur plus ferme appui; jamais ils n'avoient eſſuyé de ſa part ces rebuts inſultans que l'orgueil leur prodigue, ou ces promeſſes frivoles dont on ne voit point l'effet. Attachée à ſon mari par les ſentimens les plus tendres, elle avoit ſupporté ſes dé-

fauts fans fe plaindre ; la concorde & la paix régnoient dans leur ménage.

A peine Adélaïde fut-elle reçue dans cette maifon, en qualité de Femme-de-Chambre, que, toute entière à fes nouveaux devoirs, elle parvint bientôt à gagner la confiance de fes Maîtres ; ils admiroient fa vigilance, fon exactitude & la fageffe qui dominoit dans fes actions. Sa Maitreffe fur-tout, frappée par la douceur de fon caractère & par la grande jufteffe qu'elle lui remarquoit dans l'efprit, vouloit l'avoir continuellement auprès d'elle.

Adélaïde alloit fouvent vifiter fon père ; elle adouciffoit par fes tendres careffes les horreurs de fa captivité :

mais, lorſqu'elle le quittoit, ſon cœur oppreſſé ne trouvoit de ſoulagement que dans les larmes qu'elle répandoit avec abondance; pluſieurs fois Madame Saint-Hilaire, (c'eſt le nom de ſa Maitreſſe), s'étoit apperçue du chagrin qui la dévoroit; elle la ſurprit même un jour dans un état qui l'attendrit; cette fille infortunée, renverſée ſur un fauteuil, pouſſoit de longs gémiſſemens. Madame Saint-Hilaire ne put ſoutenir ce triſte ſpectacle ſans frémir; elle n'avoit qu'une connoiſſance confuſe des malheurs d'Adélaïde; elle la preſſa de lui en faire le détail. Peut-être ajoûta-t'elle, pourrai-je y apporter quelque remède. Adélaïde ne crut pas devoir rien diſſimuler à cette bonne Mai-

treſſe; &, eſſuyant les pleurs qui couloient le long de ſon viſage:

Vous ſavez, Madame, lui dit-elle, que je ſuis née dans cette Ville; vous ſavez ſans doute auſſi que mon père gémit dans les priſons: mais vous ignorez peut-être qu'il eſt la victime de la perfidie & de l'inhumanité des hommes. Il faiſoit un petit commerce de Draps, qui, ſans lui permettre de ſe procurer aucun ſuperflu, le mettoit en état de ſoutenir honnêtement ſa famille. C'eſt dans le ſein de cette heureuſe médiocrité qu'il avoit trouvé le bonheur. Uni avec ma mère par la ſympathie des ſentimens, par l'inclination la plus tendre, ils ſe chériſſoient mutuellement; ils chériſſoient leurs enfans. Nous fûmes éle-

vés avec cette attention que la nature ſeule peut donner.

Il y a deux ans qu'un jeune homme fort riche fixa pour quelque tems ſon ſéjour dans cette Ville, afin d'y terminer des affaires relatives au bien qu'il poſſédoit dans les environs. Il loua un appartement qui dépendoit de notre maiſon, & en peu de tems il lia une étroite connoiſſance avec mon père, & fut admis dans notre ſociété.

Je ne tardai pas à remarquer en lui des qualités eſtimables, rares chez la plupart des hommes. Aimable & doux, ſans hauteur, ſans affectation, ne comptant pour rien ſes richeſſes; un eſprit juſte & profond: voilà ſes traits diſtinctifs. Nous le voyons tous

avec plaisir, & il paroissoit n'en pas moins avoir à s'entretenir avec nous. Que vous dirai-je ? Mon foible mérite plut à M. Dessambrai, & bientôt j'éprouvai moi-même le sentiment dont il étoit pénétré ; long-tems nos cœurs n'osèrent épancher leur secret l'un dans l'autre ; long-tems nous nous parlâmes des yeux avant que nos bouches exprimassent nos pensées ; enfin nous devînmes plus hardis, & le nom d'amour fut porté sur nos lèvres. Ce penchant, qui n'étoit fondé dans nos âmes, que sur la vertu, fit dès ce moment le bonheur de notre existence. Mon amant mettoit tous ses soins à me plaire ; il cultivoit mon esprit ; il m'apprenoit à distinguer le faux du vrai,

&, bien éloigné de la marche ordinaire d'un vil séducteur, il me faisoit connoître les pièges que ces hommes méprisables tendoient à l'innocence : oui, je lui dois cette justice ; il m'aimoit assez pour ne chercher que mon bonheur, & il étoit trop délicat pour ne pas trouver le sien dans ma vertu.

Mes parents s'apperçurent des progrès d'une passion, dont ils craignirent les suites. Le fond du caractère de mon amant leur étoit encore trop peu connu, pour ne pas appréhender de trouver en lui un suborneur. Étoit-il même probable qu'un homme qui possédoit de si grands biens, voulût s'abaisser jusqu'à moi. Mon père résolut de

détourner l'orage qui sembloit me menacer ; il me prit un jour en particulier, & m'adressa ces paroles:

Je ne vois que trop, ma chère fille, la passion que vous avez pour Dessambrai, passion qui fera votre malheur sans doute, si vous n'avez soin de l'éteindre promptement. Il a mille bonnes qualités, je l'avoue, & il est digne d'être aimé ; mais pourriez-vous vous dissimuler l'énorme différence qu'il y a entre votre fortune & la sienne ? Voudroit-il vous épouser dans l'état où vous êtes, & sacrifier les richesses à vos vertus ? Non : les hommes ne pensent pas ainsi, ma chère fille; le préjugé les domine ; &, s'il s'en

trouve quelques-uns, dont le goût épuré sache apprécier la valeur des choses, ils sont trop rares pour qu'on puisse les compter : supposons, pour un moment, que M. Dessambrai soit de ce nombre : que d'obstacles se présentent encore ! Sa famille peut s'opposer à cet hymen, & je présume que vous pensez trop noblement, pour vouloir d'un époux, dont les parents vous mépriseroient. Craignez plutôt, mon enfant, que la séduction ne le guide ; peut-être n'en veut-il qu'à votre honneur ; peut-être ne cherche-t-il qu'à vous couvrir d'infamie?

Mon père parloit ; & moi, pétrifiée d'un discours auquel je ne m'attendois nullement, je n'avois

pas la force de proférer un ſeul mot. Ce tendre père, conſterné, me ſerroit dans ſes bras ; les larmes que je répandois pénétroient ſon âme, & il paroiſſoit ſe repentir de m'avoir miſe dans ce funeſte état.

Revenue à moi-même, je lui fais l'aveu de ma tendreſſe pour Deſſambrai : mais j'ajoûte, à l'avantage du jeune homme, que je ne le crois pas capable de me tromper ; que ſes actions portent l'empreinte de la vertu, & qu'en me montrant l'amour le plus vif, il ne s'eſt jamais écarté du reſpect qu'il me doit. Mon père ne me répondit rien ; content, ſans doute, de ce qu'il avoit fait pour ce jour-là, il ſe retira.

Dès qu'il fut ſorti, je deſcendis

dans le jardin, pour m'y livrer, en repos, à la douleur qui me dévoroit : j'y étois depuis un moment, lorſque Deſſambrai vint m'y ſurprendre ; il pâlit en voyant règner ſur mon viſage une morne triſteſſe ; il fit ſes efforts pour en apprendre le ſujet, & il me renouvela les aſſurances de l'amour le plus ſincère. Je l'arrêtai à ces mots : Deſſambrai, lui dis-je, il faut ceſſer de nous aimer. Ces paroles, comme un coup de foudre, le renverſèrent à mes pieds ; je le vis pâle & défait ; ſes yeux égarés me fixoient, & ſembloient me reprocher ma cruauté : je ne pus ſoutenir un ſpectacle auſſi attendriſſant ; &, ſans faire réflexion que je pourrois être apperçue, je le ſerrai

dans mes bras avec vivacité. Cette action, à laquelle il ne s'attendoit pas, le rendit à lui-même; je lui exposai, en peu de mots, ce que mon père venoit de m'annoncer. A peine avois-je achevé, que le calme reparut sur son visage: chère Adélaïde, me dit-il avec transport, vous avez porté, il y a un instant, la mort dans mon âme; je m'attendois au plus grand des malheurs; je croyois être à la veille de vous perdre pour toujours. Le chagrin qui paroissoit vous pénétrer en m'abordant, votre voix chancelante, étoient pour moi un présage sinistre. Étoit-il donc nécessaire de vous affliger, de me plonger dans la plus vive consternation, pour une cause ima-

ginaire, qui n'exiſtera jamais? Auriez-vous pu, Adélaïde, me ſoupçonner d'avoir le cœur aſſez bas pour vous tromper, pour attenter à votre vertu? M'auriez-vous confondu avec cette foule d'hommes mépriſables, pour qui l'innocence, l'eſprit, la beauté ne ſont rien, & qui n'écoutent que la voix du préjugé, & celle d'un vil intérêt dans le choix qu'ils font d'une épouſe?.. Mais que dis-je? vous n'avez point penſé comme votre père; vous connoiſſez mieux, ſans doute, un amant qui vous adore; un amant qui ne reſpire que pour dépoſer ſes biens à vos pieds, & qui ſe croira trop honoré, trop heureux, ſi vous ne mépriſez pas l'offre qu'il vous fait de ſa main.

Deſſambray parloit, & je ſentois ſe gliſſer dans mon âme ce plaiſir délicieux, ce charme inexprimable qu'on éprouve à la réception d'une nouvelle qui bannit nos allarmes & nous rend au bonheur. La perſuaſion avoit coulé des lèvres de Deſſambray ; je ne pouvois plus douter de ſa ſincérité ; ſes geſtes, ſon regard paſſionné, tout annonçoit le ſentiment de ſon cœur ; je me livrai entierement à la joie.

Deſſambrai avertit mon père, dès le même jour, du deſſein qu'il avoit formé ſur moi ; il le pria de le recevoir pour ſon gendre. J'ai perdu mon père, lui dit-il, il y a déja long-tems : ma mère exiſte ; mais elle ne s'oppoſera point à mon pen-

chant. Que l'amour & la vertu te guident dans le choix que tu feras d'une épouse, m'a-t-elle répété plusieurs fois ; ne te laiſſe point conduire par l'intérêt; c'eſt lui qui engendre le malheur à la ſuite de l'hymen : les biens que tu poſſèdes ſont conſidérables: rien ne doit donc gêner ton choix du côté de la fortune. — Ces maximes ne ſont jamais ſorties de mon cœur, & voici l'inſtant de les mettte en pratique. Mon père fut charmé de trouver un gendre en qui tant d'avantages & de vertus ſe réuniſſoient, & il ne vit plus dans notre penchant mutuel que notre commun bonheur.

Cependant les affaires de Deſſambrai alloient ſe terminer; &,toujours

guidé par le desir de s'unir à moi, il écrivit à sa mère pour lui faire part de ses sentimens, & en obtenir un consentement formel pour se marier. La réponse fut conforme à nos vœux ; sa mère lui marquoit qu'elle l'avoit toujours cru trop sage & trop éclairé pour ne pas faire un bon choix ; qu'elle consentoit à notre union de tout son cœur, & qu'elle seroit charmée d'avoir une fille telle qu'il me dépeignoit. Dassambray vint nous faire part de cette nouvelle avec transport, & ma joie ne fut pas moins vive que la sienne. Hélas! nous touchions à l'instant d'être heureux ! Déjà on alloit tout préparer pour notre hymen ; déjà je me livrois au doux

eſpoir d'être bientôt l'épouſe de Deſſambray, lorſque le ſort commença à m'accabler, & n'a point ceſſé depuis de me faire éprouver ſes coups les plus terribles.

Deſſambray reçoit une lettre; il apprend qu'un oncle, propre frère de ſon père, eſt à l'extrémité; que cet oncle, établi en Angleterre, où il jouiſſoit d'une fortune conſidérable, l'a inſtitué ſon héritier, & que ſa préſence étoit indiſpenſable ſur les lieux pour y recueuillir cette ſucceſſion. Il ne peut donc différer ſon départ; mais, moins ſenſible aux richeſſes qu'il va acquérir qu'au déplaiſir de me quitter; je vois la douleur dont il eſt pénétré en prenant congé de moi; nous mêlons

nos larmes & nos ſoupirs. Mes parens, témoins de ce ſpectacle, partagent notre triſteſſe. Si vous avez jamais connu l'amour dans toute ſon étendue ; ſi vous avez éprouvé le chagrin d'être éloigné de l'objet de votre tendreſſe ; vous ſentirez, madame, mieux que je ne pourrois vous l'exprimer, la triſte poſition où je me trouvois. Accoutumée à voir Deſſambray tous les jours, à jouir de ſa converſation, à recevoir ſes ſermens, à lui renouveler les miens : tout ce qui m'environnoit ne me paroiſſoit plus qu'un vuide affreux. Oſerois-je même bien le dire ? les careſſes de mon père & de ma mère n'avoient plus pour moi leurs premiers charmes & ne

pouvoient calmer mes peines; l'amour avoit ſubjugué toutes les puiſſances de mon âme.

Deſſambray me donnoit fréquemment de ſes nouvelles, & c'étoit-là ma plus grande conſolation. J'appris qu'il étoit arrivé heureuſement en Angleterre; que ſes affaires ſeroient bientôt terminées, & que je le reverrois ſous peu de tems. Hélas! je me flattois en vain. Il ceſſa, tout-à-coup de nous écrire, & depuis ſix mois nous n'avons pas entendu parler de lui. Un ſilence auſſi long a rempli mes jours d'amertume & de triſteſſe; falloit-il que de nouveaux accidens vinſſent mettre le comble à mes maux!

Mon père, qui s'étoit toujours

ſoutenu dans ſon petit commerce avec probité, trompé par un ami perfide qui l'engagea à s'aſſocier avec lui, ſous l'eſpoir d'un gain conſidérable, le fit dépoſitaire de ſa fortune ; mais le fourbe diſparut avec l'argent qu'il lui avoit confié, & nous ignorons le lieu de ſa retraite. Une nouvelle banqueroute, que mon père eſſuya dans le même-tems, le mit hors d'état de faire honneur à ſes affaires. Des créanciers inhumains, ſans égard à ſes pertes, & non contens de la vente de ſes effets à leur profit, le firent arrêter il y a environ un mois, & conduire dans es priſons de cette Ville, où il eſt encore. Ma mère, ſes enfans, réduits dans l'état le plus pitoyable,

n'attendent leur ſalut que de moi ſeule : ſans moi, ils périront de miſere.

Adélaïde achevoit ces mots, & une douleur profonde pénétroit ſon âme ; ſes ſanglots étouffoient ſa voix. Madame Saint-Hilaire étoit attendrie. — Ma chere enfant, calmez le chagrin qui vous accable ; ne déſeſpérez pas de voir un père chéri rendu à vos vœux : je contribuerai de tout mon pouvoir à vous procurer ce bonheur, & j'eſpere que Monſieur Saint-Hilaire ne déſapprouvera pas ma bonne volonté pour vous. Qui pourroit exprimer tout ce que reſſentit la ſenſible Adélaïde à ces paroles conſolantes ! La joie & la reconnoiſſance ſe peignent tour-à-tour

dans

dans ses yeux : elle ne peut trouver de termes propres à remercier sa bonne maitresse ; mais cet embarras même, mais cette effusion de cœur parle pour elle.

Cependant Madame Saint-Hilaire veut, dès ce moment, accomplir le projet qu'elle a formé ; elle voit son mari : elle lui expose la situation où se trouve Adélaïde, l'envie qu'elle a de réparer ses malheurs : il applaudit à son desir ; étoit-ce par une générosité aussi désintéressée ? Non, sans doute.

M. Saint-Hilaire étoit de ces hommes qui, dans le fond, ne sont ni bons ni méchants, mais qui, paitris de préjugés, & n'ayant point les principes de la vraie vertu,

font plus de mal que de bien. Leur âme groſſière ne ſait point reſpecter l'innocence, & ils regardent comme une bagatelle, le crime de la corrompre. Il avoit vu Adélaïde ; les qualités que poſſédoit cette aimable fille, les charmes de ſa figure, avoient porté le trouble dans ſes ſens. Il réſolut de profiter de la fâcheuſe poſition où elle ſe trouvoit, pour la ſéduire : il ſaiſit le moment qu'elle eſt ſeule, pour lui exprimer combien il eſt touché de ſon ſort : il lui offre ſes ſervices avec l'apparence de l'honnêteté & de la candeur : Monſieur Saint-Hilaire ne parut que généreux dans cette entrevue, & Adélaïde s'applaudiſſoit d'avoir des maî-

tres auſſi humains, auſſi dignes d'être reſpectés. Falloit-il que le bandeau de l'illuſion ſe déchirât, & qu'elle ne vît plus qu'un monſtre dans ſon bienfaiteur!

Monſieur Saint-Hilaire fut moins réſervé le lendemain; bientôt le feu qui le dévoroit parut dans ſes yeux. Il ſe découvrit enfin à Adélaïde, & ce fut une bourſe à la main. — Cet argent vous ſervira à délivrer votre père: mais ſi vous répondez à ma flamme, comptez, charmante Adélaïde, que je ne me bornerai pas à ce foible don; votre famille trouvera toujours en moi un protecteur zélé.

Monſieur Saint-Hilaire parloit; & Adélaïde éperdue, pétri-

fiée, éprouvoit successivement les mouvemens les plus vifs, de surprise, de douleur & de désespoir; animée par ces divers sentimens, & par une noble fierté qui se peint sur son visage : — Reprenez cet argent, Monsieur; il n'est point fait pour moi. Avez-vous pu me croire assez lâche, assez corrompue, pour l'accepter au prix que vous me l'offrez ? Je croyois trouver en vous un protecteur, un appui dans mes infortunes, je n'y trouve qu'un séducteur qui veut vendre ses bienfaits.

Adélaïde finit son discours, & veut s'éloigner : mais Monsieur Saint-Hilaire, qui appréhendoit que son épouse ne fût instruite de ce

qui venoit de ſe paſſer, la retint; il s'humilia, lui demanda pardon de l'offenſe qu'il lui avoit faite : Adélaïde feignit de croire ſon repentir ſincère ; mais voulant lui faire ſentir toute l'horreur de ſon procédé :

Si je ſuis réduite aujoud'hui à la néceſſité de vous ſervir, lui dit cette vertueuſe fille, c'eſt un motif qui doit vous engager à reſpecter davantage ma vertu : feriez-vous donc du nombre de ces hommes orgueilleux & pervers, qui, mépriſant ceux que le hazard a fait naître ſans fortune, les regardent comme de vils inſectes, & ſe croient tout permis à leur égard. Apprenez, Monſieur, qu'un maître doit être envers ſes

domeſtiques, ainſi qu'un père envers ſes enfans; qu'il doit leur donner l'exemple des vertus, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour adoucir les peines de la ſervitude : mais, s'il ne fait uſage de ſon pouvoir que pour les accabler de mauvais traitemens; s'il n'emploie ſes richeſſes, & l'aſcendant qu'elles ont ſur l'indigence, qu'à déshonorer une fille malheureuſe qu'il a la facilité de voir tous les jours, c'eſt un monſtre affreux, contre qui l'innocence ſéduite réclame ſans ceſſe les droits qu'il lui a fait perdre; c'eſt.... Adélaide alloit pourſuivre, lorſque Monſieur Saint-Hilaire confus, & ne pouvant plus ſupporter d'avantage des repro-

ches qui portoient le remords dans ſon cœur, ſe retira : mais il fut très-étonné de trouver ſon épouſe à la porte de l'appartement.

Madame Saint-Hilaire étoit allée faire quelques viſites ce jour-là, & en ſortant avoit laiſſé Adélaïde dans ſa chambre ; c'eſt-là où cette fille infortunée venoit d'eſſuyer un entretien auſſi déſagréable pour elle, lorſque Madame Saint-Hilaire, qui avoit oublié quelque choſe, revint ſur ſes pas ; elle alloit entrer ; la véhémence avec laquelle Adélaïde parloit à ſon mari l'arrêta ; elle prête une oreille attentive. Dieux ! quelle fut ſa ſurpriſe, d'entendre un diſcours auquel elle s'attendoit ſi peu ! Un mouvement de douleur & de

foibleſſe la ſaiſit; ſes genoux chancellent : elle veut entrer ; elle veut accabler ce mari infidele de tous les reproches qu'il mérite, quand il ſe préſente à ſes yeux : la vue de ſon épouſe augmente ſa confuſion ; il ſe dérobe promptement à ſes juſtes plaintes.

Cependant Madame Saint-Hilaire, revenue à elle-même, entre dans ſa chambre ; quel ſpectacle ſe préſente à ſes regards ! Adélaïde fondant en larmes ; Adélaïde déplorant le ſort qui l'accable & la méchanceté des hommes : vertueuſe fille, lui dit ſa maitreſſe en ſe précipitant dans ſes bras, tes malheurs n'étoient-ils pas aſſez grands, ſans qu'on voulût encore y ajoûter l'igno-

minie ? Faut-ilqu'un ſcélérat, qu'un monſtre !... Que dis-je ? c'eſt mon mari : mais il ne mérite plus aucun égard, après l'attentat qu'il vient de commettre ; faut-il donc que ce malheureux aggrave tes maux & en comble la meſure !.... Calme-toi, ma chère fille : ces maux ne ſeront que paſſagers;contente de toi,de ta vertu, tu oublieras l'injure que tu as reçue de mon mari ; pour moi, contrainte de vivre éternellement avec lui, de le voir tous les jours, pourrai-je oublier qu'au mépris des loix, des mœurs & de la foi conjugale, il chercha à corrompre l'innocence ?

Adélaïde, quoique très-ſenſible aux bontés de Madame Saint-Hilaire, ne voulut pas reſter davan-

tage dans une maiſon où ſon honheur n'étoit pas en ſûreté. Ce fut en vain que ſa maitreſſe, la voyant réſolue à s'en aller, lui offrit une petite ſomme d'argent pour l'aider à ſoulager ſa famille. Madame, lui dit-elle, je ſuis confuſe des bienfaits dont vous voulez me combler : mais pardonnez à ma délicateſſe ; recevoir quelque choſe dans une maiſon où on a voulu acheter mon honneur, me ſembleroit un crime. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi je refuſe les offres généreuſes que vous me faites ; offres que toute l'étendue de ma reconnoiſſance ne peut que payer foiblement de retour. Vos vertus auroient dû fixer pour toujours la conſtance de

votre époux; sans doute qu'il en connoîtra le prix un jour; sans doute qu'il expiera, à vos pieds, la faute qu'il vient de commettre; puisse ce tems n'être pas éloigné! c'est ce que je desire à la meilleure des maîtresses. Madame Saint-Hilaire fit de nouvelles tentatives pour la fléchir, mais elles furent aussi infructueuses que les premières; Adélaïde demeura inflexible; elle se hâta de quitter une maison qui lui étoit devenue insupportable; elle revit les foyers paternels, & déposa dans le sein de sa mère les nouveaux chagrins qu'elle venoit d'essuyer.

Le peu d'argent que ses gages lui avoient produit fut d'un grand

ſecours à ſa famille : mais le tems approchoit, où la vente de leur maiſon alloit ſe conſommer. Que devenir ? Où prendre un nouveau logement ? C'eſt ce qui les inquiétoit beaucoup. Toute eſpèce de reſſource leur paroiſſoit déſormais interdite.

Adélaïde, conſternée de ce qu'elle venoit d'éprouver chez Monſieur Saint-Hilaire, ſentoit une grande répugnance à ſe remettre en ſervice; réduite à coudre & à filer avec ſa mère, ce travail fourniſſoit à peine du pain à leur famille ; d'ailleurs, l'ouvrage leur manquoit quelquefois. Tant de calamités abattirent le courage de Madame Dubois : l'idée de ſon mari étoit ſans ceſſe pré-

ſente à ſa mémoire : cet époux vertueux gémiſſant dans une dure captivité, ſéparé d'elle peut-être pour toujours, privé des ſecours propres à l'allégement de ſes maux ; que de ſujets d'affliction pour un cœur ſenſible ! D'un autre côté, elle voit ſes enfans en proie à la miſère la plus affreuſe, & n'ayant qu'à peine de quoi ſoutenir leur déplorable vie. Femmes qui avez des entrailles d'épouſe & de mère, ſentez-vous bien l'horreur d'une pareille ſituation ?

Madame Dubois ſuccomba ſous le poids de ſes malheurs ; une maladie conſidérable vint l'accabler ; bientôt l'image de la mort ſe peignit ſur ſon viſage ; ſes enfans conſ-

ternés entouroient son lit ; ils faisoient de vains efforts pour retenir leurs gémissemens. Dieu, qui vois nos peines, s'écrioit Adélaïde, daigne les soulager ! rend la santé à ma malheureuse mère, donne-nous les moyens de lui procurer les secours dont elle manque ; sans toi elle va périr ; sans toi nous sommes perdus.

Adélaïde gémissoit encore, quand l'aîné de ses frères, âgé de 12 ans, sort de la maison sans dire un mot. Quoique dans l'enfance, il médite un projet noble & généreux : il erre dans la campagne ; il entre dans une Ferme, & aborde le Fermier.— Monsieur, vous voyez un infortuné qui a recours à vos bontés ; ma

mère, retenue au lit par des maux cuisans, va périr faute de secours; c'est le seul appui qui reste à une nombreuse famille en bas âge : daignez, Monsieur, avoir pitié de notre sort : recevez moi chez vous pour garder vos bestiaux; je n'éxige, pour salaire, que quelques secours actuels pour ma malheureuse mère.

L'enfant parloit; & la vérité, l'innocence, répandoient la persuasion sur son discours. Le bon Fermier en fut attendri : mais bien plus que lui encore, un homme qui étoit à ses côtés.

Monsieur Philbert (c'est son nom) retiré depuis quelques années dans un Village prochain de la Ferme,

y vivoit tranquillement, d'un revenu médiocre qu'il possédoit. Il avoit contracté une liaison intime avec ce Fermier, parce qu'il connoissoit sa bonhommie : il aimoit d'ailleurs ce caractère franc, cordial ; cette joie pure que n'altèrent point les intrigues ambitieuses des Cours, & qui ne règne qu'à la campagne. Content de voir fructifier ses moissons, le Laboureur rit toujours à l'aspect d'une belle journée qui doit y contribuer. Mais jamais le chagrin d'avoir été mal reçu d'un homme puissant, ne paroît sur son visage. Aussi, le sage ne dédaigne point sa compagnie, quoiqu'il n'y trouve pas ce langage brillant, & ce savoir étendu, que l'éducation donne.

Monsieur Philbert réunissoit en lui les qualités qui constituent l'homme de génie & le galant homme. Il étoit Philosophe, & sa Philosophie étoit la vraie, celle qui vient directement de la Religion : jamais il n'avoit admis ces principes erronés & inintelligibles, enfantés dans le délire de l'imagination, & qui, dénués de preuves & de bon sens, comme dans certains Écrivains modernes, ne captivent que les esprits foibles ; aussi éloigné de cet orgueil stoïque, qui prétend se suffire à lui-même, pour combattre avec avantage les passions, & qui en est lui-même le jouet, il en avoit découvert le faux. Il n'avoit vu dans ces prétendus Philosophes, la plu-

part modernes, que vanité, que suffisance, qu'envie d'en imposer aux autres hommes. Il ne fit jamais parade d'une insensibilité étrangère au cœur de l'homme : aussi n'affecta-t-il dans aucun tems de détruire ses passions : mais il les réprima réellement, persuadé qu'elles ne nous rendent malheureux que par le mauvais usage que nous en faisons, & que l'homme sans passions (chose impossible) ne seroit susceptible d'aucun effort de vertu.

D'après ces principes, on peut juger aisément qu'il avoit connu la tendresse. Livré dans sa jeunesse à une passion des plus vives & des plus-constantes, il avoit allumé le flambeau de l'hymen à celui de

l'amour. Possesseur d'une épouse vertueuse qu'il adoroit, il avoit coulé avec elle des jours heureux. Mais hélas ! un bonheur continuel n'est pas fait pour l'homme. Dix années s'étoient écoulées dans le charme d'une si belle union, & ces dix années avoient passé comme un moment, lorsque la mort lui enleva cette chere moitié de lui-même. Long-tems il répandit des larmes sur le tombeau de son épouse; long-tems il fut inconsolable. O vous qui voulez nous prouver par de longs discours l'héroïsme de l'insensibilité ; vous qui n'avez jamais senti votre âme émue à l'aspect d'un malheureux, que vous êtes à plaindre ! Vous attribuez à foiblesse ce que

la dureté de votre cœur vous met dans l'impuiſſance d'éprouver; mais ſi vous euſſiez connu l'amour & les tranſports qu'excite cette paſſion brûlante; ſi jamais vous euſſiez perdu une épouſe chérie, vous ne penſeriez pas ainſi.

M. Philbert n'avoit pu entendre le récit du jeune Dubois ſans éprouver en lui-même ces ſentimens de pitié & d'attendriſſement ſi naturels à ſon cœur. Il interroge le jeune homme, & il remarque toujours dans ſes réponſes le caractere de l'innocence & de la vérité. Il veut l'accompagner lui-même. Il veut voir ces victimes du malheur.

M. Philbert arrive à la maiſon de madame Dubois; Adélaïde étoit

alors à côté du lit de ſa mère. Sa préſence les remplit d'étonnement ; elles reſtent interdites. Il leur annonce le ſujet de ſa viſite, & ce qu'il vient d'apprendre par le moyen du petit Dubois ; l'enfant confirme le diſcours de M. Philbert : les larmes coulent des yeux de la mère & de la fille ; elles admirent ce que la ſenſibilité fait exécuter à l'enfance même. Cependant l'Homme vertueux leur parle ainſi :

Dans un autre tems, j'euſſe ménagé d'avantage votre délicateſſe, en vous faiſant preſſentir ma viſite & mes intentions ; mais j'ai ſacrifié les bienſéances au deſir de vous procurer un prompt ſecours. Le funeſte état de Madame, en regardant Ma-

dame Dubois, ne permettoit aucun retard. Agréez donc mes excuſes, & regardez-moi déſormais comme un ami qui vous eſt dévoué particulierement. Si mes facultés étoient plus étendues; ſi je poſſédois plus qu'un médiocre revenu, bientôt votre mari, délivré des fers, viendroit porter la joie au ſein de ſa famille : mais je ſuis borné pour cet égard à des vœux ſtériles; voici tout ce que je puis faire actuellement, pour vous, continua-t-il en leur préſentant une petite bourſe remplie d'argent.

Madame Dubois & Adélaïde, quoique très-reconnoiſſantes des offres généreuſes de M. Philbert, firent difficulté de les accepter. Ne

feroit-ce point-là encore, fe difoient-elles en leur cœur, des dons que le crime fait offrir ? Cet homme feroit-il affez honnête, affez humain pour obliger des infortunés fans intérêt ?

M. Philbert les vit balancer; il lifoit dans leurs yeux la méfiance & & la crainte. — Banniffez une vaine frayeur ; je ne fuis pas ce que peut-être vous penfez, un lâche, un féducteur, que l'infamie fait agir. Le fecours mutuel qu'on fe doit les uns aux autres me guide dans l'offre que je vous fais; elle part d'un cœur, j'ofe le dire, qui ne fut jamais commettre un crime de bonne volonté. Il parloit, & cette noble véhémence que la douleur d'être foupçonné

inſpire aux âmes vertueuſes, animoit ſon diſcours. — Monſieur, lui répondit Madame Dubois, vos bontés méritent toute notre reconnoiſſance, & nous ne pouvons qu'admirer les ſentimens d'humanité que vous faites paroître à notre égard ; mais peu accoutumées à recevoir des bienfaits de perſonne, il eſt bien dur pour nous d'être forcées aujourd'hui à cette humiliation : hélas ! que !... La douleur l'empêcha de continuer.

M. Philbert vint à bout de vaincres ſes ſcrupules ; elle accepta l'argent qu'il lui avoit offert, & il ſe retira en leur demandant la permiſſion de les viſiter quelquefois.

C'eſt un Ange venu ſans doute à

notre ſecours, dit Adélaïde, auſſitôt qu'il fut ſorti. Quelle candeur! quelle modeſtie dans ſes paroles! qu'il poſſède bien l'art d'obliger! Avez-vous fait attention comme il écartoit de ſon diſcours tout ce qui pouvoit nous faire ſentir que nous étions ſes redevables.

Madame Dubois fut dès-lors beaucoup mieux traitée; ſon mal diminua; elle voulut que ſon mari eût part aux générosités de M. Philbert. Adélaïde ſe rendit à ſa priſon. Dès que ce bon homme eut appris l'action charitable exercée envers ſa famille: il eſt donc encore des âmes nobles, s'écria-t-il, en qui l'humanité a conſervé tous ſes droits; & qui font le bien ſans aucun motif

d'intérêt ! ô mon Dieu, je t'en remercie. Je vais me livrer à la douce satisfaction de penser que la Vertu n'est pas exilée de la terre.

Les bienfaits de M. Philbert mirent cette famille infortunée dans le cas de se procurer du moins la subsistance. Madame Dubois recouvra peu-à-peu la santé ; tout annonçoit l'espérance d'un avenir plus heureux, lorsque le tems où la maison devoit être vendue arriva. Adélaïde avoit fait, conjointement avec sa mère, les sollicitations les plus vives auprès de leurs créanciers, pour qu'on leur conservât du moins ce foible rêste de leur fortune ; mais elles n'avoient éprouvé que des refus ; c'étoient des hommes inaccessibles à la pitié.

Inſtruit de leur poſition, M. Philbert leur offre ſa propre demeure pour aſyle. Vous ne courez aucun riſque, leur dit-il, en acceptant ce que je vous propoſe. Mon âge, votre vertu connue dans le monde, doivent mettre votre réputation à l'abri de tout ſoupçon injurieux. Je ne vois pas, d'ailleurs, quel autre endroit pourroit vous ſervir de retraite. Madame Dubois, vaincue par ces raiſons, & par la néceſſité, ſe réſoud à ſuivre M. Philbert; elle part avec ſes enfans, & abandonne, non ſans regret, un ſéjour qu'elle habitoit depuis ſi long-tems.

La maiſon de M. Philbert étoit très-agréable; placée à l'extrémité du Village, ſur le penchant d'un

coteau, elle dominoit ſur un vallon tapiſſé de verdure & de fleurs champêtres. Une petite riviere ſerpentoit dans ce vallon, & faiſoit tourner pluſieurs moulins. Des maiſons éparſes çà & là, des boccages, des vignes, formoient un enſemble délicieux. C'eſt dans cette heureuſe demeure que M. Philbert contemploit les différentes beautés de la nature, & où il ſentoit naître en lui le divin enthouſiaſme que ſa vue inſpire aux cœurs ſenſibles.

L'aſpect d'un endroit auſſi charmant calma, en quelque façon, les maux de Madame Dubois & de ſa famille : Si le bonheur eût encore pu trouver place en leur âme, ce lieu ſans doute leur en auroit donné

le ſentiment. M. Philbert s'empreſſoit à leur rendre le ſéjour de ſa maiſon agréable ; il les conſoloit, & faiſoit renaître l'eſpérance en leur cœur.

Adélaïde & ſa mère s'occupoient à filer & à coudre ; elles connoiſſoient la médiocre fortune de leur Protecteur, & n'ignoroient pas combien une charge auſſi forte que celle de leur famille alloit le gêner ; elles vouloient, par leur travail, diminuer ce fardeau.

Souvent Adélaïde, levée dès l'aurore, ſe plaiſoit à contempler le réveil de la nature ; elle ſortoit dans la campagne ; là mille objets, mille ſons divers frappoient ſes yeux & ſes oreilles.

Le ſoleil colore à peine de ſes premiers rayons le ſommet des montagnes, que les oiſeaux, ſe dérobant au ſommeil de la nuit, rempliſſent les bois & les boccages de mille concerts enchanteurs ; les fleurs, encore couvertes de roſée, ouvrent leurs calices & exhalent une odeur agréable. Déjà les troupeaux, quittant les bergeries, ſe répandent dans les campagnes ; les Bergers jouent de leurs muſettes, & livrent leurs cœurs au plaiſir. Qu'il eſt beau, ce ſpectacle, & qu'il ajoûte à la félicité des heureux mortels! Mais Adélaïde voyoit ces choſes d'un œil bien différent ; ſi, à leur premier aſpect, ces objets agréables portoient la joie dans ſon âme, bientôt la

solitude des campagnes & des bois y ramenoit la rêverie, & lui rappelloit ses malheurs: c'est alors que l'image de Dessambrai se peignoit fortement à son imagination, & que, se persuadant qu'il étoit mort, ou bien qu'il avoit cessé d'être fidele, ses larmes couloient en abondance. O vous dont le cœur a été ouvert aux plus vifs transports de l'amour, si vous avez jamais connu le plaisir d'habiter la campagne avec l'objet de votre adoration, n'avez-vous point éprouvé la douleur de vous y trouver seuls & isolés, privés de ce cher objet?

Monsieur Philbert rendoit souvent des visites à la Dame du Village, de laquelle il étoit fort estimé; cette Dame venoit même quel-

fois à sa maison ; elle y vit Madame Dubois & ses enfants ; elle apprit leur sort, & en fut attendrie.

Madame de Pomereuil étoit âgée d'environ 60 ans, veuve d'un gentilhomme, mort au service du Roi; elle s'étoit retirée depuis le décès de son mari, dans ce Village, qui étoit son patrimoine ; elle y couloit tranquilement le reste de ses jours. Cette Dame étoit remplie d'humanité : elle témoigna à Monsieur Philbert l'envie qu'elle avoit de répandre ses bienfaits sur cette famille infortunée ; il applaudit à son desir.

Madame de Pomereuil combla de ses bontés Madame Dubois & ses enfans ; elle exigeoit qu'ils vinssent

ſent la voir tous les jours; Adélaïde ſur-tout avoit gagné ſa confiance.

Elle lui en donna des preuves, en exigeant qu'elle l'accompagnât à Paris, où elle devoit aller voir un neveu & une nièce qui y faiſoient leur réſidence. Adélaïde, lui dit-elle, votre compagnie m'eſt chère; avec vous ce voyage me ſera moins ennuyeux.

Adélaïde fait part à ſa mère de ce que Madame de Pomereuil vient de lui dire.— Ne la refuſez pas, ma fille : c'eſt notre bienfaictrice. Sacrifions, en ce moment, aux droits ſacrés de la reconnoiſſance, le plaiſir que nous reſſentons à nous voir.

Madame de Pomereuil, charmée d'emmener Adélaïde à Paris, lui fait

faire des habillements convenables pour y paroître avec décence ; car c'eſt en qualité d'amie qu'elle veut ſa compagnie.

Adélaïde ne ſe ſépara de ſa famille qu'avec le chagrin le plus vif; elle la recommanda toujours aux bontés de Monſieur Philbert ; & pendant la route elle n'oublia pas un moment des perſonnes qui lui étoient ſi chères.

Madame de Pomereuil & Adélaïde arrivèrent à Paris ; cette dernière fut étonnée du bruit & du tumulte qui regnoient dans cette Ville immenſe : accoutumée au paiſible ſéjour de la Province, elle ſe croyoit dans un monde nouveau. Elles deſcendent à la maiſon du neveu de

Madame de Pomereuil; Monſieur de St.... (c'eſt le nom de ce neveu) occupoit un emploi conſidérable dans la Finance. Il fit à ſa tante l'accueuil le plus diſtingué, & ſon épouſe l'accabla de careſſes.

Adélaïde partagea les attentions qu'on avoit pour Madame de Pomereuil, qui la faiſoit paſſer pour une amie d'un rang diſtingué. Cette Dame reſpectable connnoiſſoit le monde : elle n'ignoroit pas que l'eſprit, que la vertu, ſans richeſſes & ſans nom, ſont pour l'ordinaire dévoués au mépris. Auſſi éloignée de cette façon de penſer, que du ſot orgueil qui ſe plaît à humilier l'indigence, & à trouver des eſclaves dans tout ce qui l'approche, elle

n'avoit point voulu expofer Adélaïde au préjugé commun, qui, quoiqu'injufte, n'en eft pas moins infupportable à ceux qui y font expofés.

Adélaïde vit toutes les curiofités & les différents fpectacles de Paris; mais, abforbée par le fouvenir de fes malheurs, fon âme ne s'ouvroit qu'à peine aux impulfions de plaifir que la vue de chofes nouvelles & extraordinaires fait naître en nous. Si, pendant quelques jours, elle y donne un peu d'attention, bientôt tout devient infipide à fes yeux. Elle voyoit règner la joie & la diffipation dans la maifon où elle étoit; mais cela même augmentoit fa trifteffe. L'infortuné s'afflige en voyant

le contentement qui règne parmi les heureux ; ſes compagnons, ſes amis, ſont ceux qui répandent des larmes ; ceux, en un mot, qui ſont malheureux comme lui.

Mais, quand Adélaïde n'auroit pas eu d'auſſi grands ſujets de s'affliger qu'elle en avoit réellement ; quand ſon cœur auroit pu ſe livrer à la joie ; les plaiſirs qu'on lui préſentoit ſans ceſſe, n'auroient point été les ſiens.

Madame de Saint.... étoit des plus à la mode. Un grand fond de coquetterie, joint à quelque brillant dans l'eſprit, lui attiroit une foule d'adorateurs, de ces gens déſœuvrés, connus ſous le nom de petits-maitres, qui, ayant toujours le

cœur vuide, ne s'occupent qu'à débiter mille fadaises auprès des femmes qui veulent bien les écouter.

Ces Messieurs ont encore une grande occupation; celle de passer la moitié de la journée à leur toilette; car ils sont parfumés depuis les pieds jusqu'à la tête: joignez à cela des manières aisées, nombre de gesticulations, opérées par la légèreté du corps, & plus souvent par celle de l'esprit; beaucoup de mots recherchés, mais vuides de sens: voilà les hommes du bon ton. Ces êtres frivoles corrompent, par leurs mauvais principes, quantité de femmes d'un certain monde, & ces femmes, à leur tour, gâtent l'esprit

des jeunes gens ſans expérience qui les approchent.

Il faut le dire (& cela n'eſt que trop vrai :) c'eſt que les femmes en ſont toujours les dupes. Les petits-maitres, ayant pour principe de courir après tous les objets nouveaux, ſans en aimer aucun, mépriſent pour l'ordinaire ces mêmes femmes à qui ils prodiguent tant de louanges ; &, pour ſe mieux faire valoir dans le monde, publient les faveurs qu'ils en ont reçues. Le pis eſt qu'ils joignent, le plus ſouvent, la calomnie à la médiſance, & déchirent une jeune perſonne, qui n'eſt coupable que de les avoir ſoufferts chez elles.

Adélaïde, peu faite pour une ſem-

blable société, éprouvoit tous les jours un ennui accablant ; il falloit passer les soirées au milieu d'un cercle brillant à la vérité, mais où la conversation étoit insipide. La parure, la médisance, les louanges fades prodiguées aux Dames, sans choix & sans discernement ; voilà les sujets de ces conversations.

Adélaïde restoit muette au milieu de ces compagnies. Elle prenoit garde à peine à tous les compliments qui lui étoient adressés, tant ce manége lui étoit insupportable. Sans doute qu'en revanche on ne l'épargna gueres, & qu'elle fut regardée comme une provinciale, dont l'esprit n'étoit pas encore développé. C'est ainsi que dans nos cercles on

ſe rit du Sage, qui ne ſe plie pas à toutes les petiteſſes du monde, & qui, à ſon tour, mépriſe profondément ceux dont il connoît réellement le ridicule.

Cependant le Chevalier de Valbois s'étoit vanté à ſes amis, d'inſtruire Adélaïde, en peu de tems, des uſages de Paris, & d'en faire même ſa conquête. Ce projet avoit été applaudi d'une voix unanime, & le Chevalier, gonflé par l'amour-propre, s'étoit perſuadé qu'elle ne réſiſteroit pas long-tems à ſes attaques. Mais, quand même Adélaïde n'auroit pas été préoccupée pour Deſſambrai; quand même ſon cœur, libre, auroit pu s'attacher, ce n'auroit pas été à Valbois. Le jeune

homme voulut d'abord en uſer avec elle, comme avec les femmes de ſa connoiſſance. Il mit en uſage cette galanterie libre, & même licencieuſe, ſi éloignée de la tendreſſe: mais il fut rejetté avec mépris. Il changea donc de batterie, & voulut jouer le ſentiment; Adélaïde n'en eut que plus d'indignation pour lui. Qu'eſt-ce qu'un hypocrite en amour, aux yeux de ceux qui connoiſſent, par épreuve, cette paſſion? C'eſt le dernier des hommes.

Le Chevalier de Valbois continuoit ſes aſſiduités auprès d'Adélaïde, malgré les marques d'indifférence qu'il en recevoit; &, par un miracle rare ſans doute parmi les hommes de ſon eſpèce, c'eſt qu'en

affectant d'aimer cette vertueuse fille, il s'y attacha réellement. Tel est l'empire du vrai mérite & de la vertu; qu'ils trouvent même des adorateurs dans les cœurs dépravés & vicieux. Non; si Adélaïde eût été coquette, jamais le Chevalier n'auroit peut-être connu la tendresse.

Le jeune homme commençoit à sentir un changement total dans ses affections; moins fou, moins empressé avec toutes les femmes, il se fixoit plus volontiers auprès d'Adélaïde; ce n'étoit plus par fausseté, par affectation, mais c'étoit par ce penchant naturel qui vient du cœur. Le mérite d'Adélaïde se découvroit de jour en jour à ses yeux, & il voyoit le peu de réalité des juge-

ments qu'on avoit portés ſur ſon eſprit ; enfin il devint un autre lui-même. C'eſt à vous, ô femmes! qu'il appartient de corriger nos travers. C'eſt à vous à repouſſer les hommes corrompus, à les dévouer au mépris le plus marqué. Vos charmes ſont trop puiſſants, votre compagnie trop précieuſe, trop néceſſaire, pour qu'un pareil mépris ne les couvre pas de honte & de repentir.

Mais ſi le Chevalier acquéroit des mœurs & de la vertu ; ſi ſon âme, devenue plus ſenſible, connoiſſoit mieux les devoirs de l'humanité, il alloit cependant être malheureux. L'amour, qui n'eſt point payé par une ardeur réciproque,

confume celui qui en eft atteint, & le plonge dans des tourments affreux. Le Chevalier vit croître fa flamme, il fe perfuada qu'il en attendriroit l'objet : mais vaine efpérance ; il ne pouvoit être aimé.

Fatigué de fes pourfuites, Adélaïde évitoit avec foin de s'approcher de lui ; elle le fuyoit, comme l'oifeau craintif fuit le vautour meurtrier. L'infortuné Valbois ne pouvoit plus lui parler, & il falloit qu'il fe contentât de la voir. Bientôt le tourment de fon cœur fe peignit fur fon vifage ; bientôt il ne fut plus reconnoiffable. Ses amis parurent étonnés du changement qui s'opéroit en lui ; mais qu'ils étoient éloignés d'en foupçonner la caufe !

Adélaïde, non moins agitée que lui, quoique pour un ſujet différent, ſe retraçoit ſans ceſſe les malheurs de ſa famille; & l'image de ſon cher Deſſambrai ne ſortoit point auſſi de ſa mémoire. Il ne peut être perfide, s'écrioit-elle dans le fort de ſa douleur; je le connoiſſois trop pour l'en ſoupçonner. Non; ſon âme étoit pure, & il n'auroit ſu violer des ſerments ſolemnels & ſacrés.... Cher amant, dans quel pays habites-tu? Qui peut te dérober ſi long-tems à mes regards?... La mort auroit-elle briſé les liens qui t'attachoient à moi?.. Ha! funeſte penſée, puis-je te ſupporter ſans mourir!

C'eſt ainſi que cette fille malheu-

reuſe déploroit ſon ſort. Les ris, depuis long-tems, l'avoient abandonnée. Une noire mélancolie dominoit dans toute ſa perſonne, & cependant elle étoit encore belle. La teinte du malheur la rendoit attendriſſante. Quel cœur aſſez barbare pour ne pas partager les chagrins de la beauté ?

Mais le coup fatal qui devoit mettre le comble à ſes peines, alloit être porté. Elle reçoit une lettre de ſa mère; elle l'ouvre avec précipitation. O Dieu, que lit-elle !

« Il eſt inutile de vous cacher » des malheurs qu'il faut que vous » appreniez un jour. Armez-vous » de fermeté, ma chère fille, & liſez la lettre de Deſſambrai, que » je joins ici ».

Adélaïde achevoit ces mots, & un tremblement ſoudain l'avoit ſaiſie; ſon cœur palpitoit avec une force étonnante. Pluſieurs fois elle veut rompre le cachet de cette lettre fatale, & pluſieurs fois ſes mains ſe refuſent à cet office. Enfin elle parvint à l'ouvrir, & jette ſur ce papier une vue égarée. Elle lit.

« Victime des caprices du ſort,
» & de l'injuſtice des hommes, je
» ſuis détenu dans un cachot affreux.
» Mon innocence ne peut me ſau-
» ver, & je ſuccombe ſous le poi-
» ſon de la calomnie. Adieu, ma
» chère Adélaïde ; je vais périr.
» Déjà mon ſupplice s'apprête, &
» dans quelques jours je ne ſerai
» plus. N'oubliez jamais un homme
» qui

» qui ne reſpira que pour vous ai-
» mer, qui....

Adélaïde ne peut en lire davantage. Ses yeux ſe ferment à la lumière; un froid mortel glace ſes ſens; elle chancelle; Madame de Pomereuil, qui étoit préſente, la retient dans ſes bras; on apporte du ſecours; on la met au lit; une fiévre violente l'agite. Madame de Pomereuil, conſternée, ne la quitte pas un moment.

Adélaïde, revenue à elle-même, déplore la rigueur de ſon ſort. Le nom de Deſſambrai eſt ſans ceſſe à ſa bouche; mais la penſée qu'il n'exiſte plus, la replonge dans une profonde léthargie.

Plus de huit jours ſe paſſerent

avant qu'elle pût ſortir du lit; & ſes forces furent même longtems à revenir ; elle menoit une vie languiſſante. Les traits de ſon viſage n'étoient plus reconnoiſſables, tant le chagrin les avoit altérés.

Le Chevalier de Valbois avoit reſſenti les plus vives allarmes, en apprenant cette maladie; quoiqu'amant rebuté & malheureux, l'intérêt d'Adélaïde lui étoit extrêmement cher. Il avoit tremblé pour ſes jours ; mais il ignoroit qu'un rival chéri fût la cauſe d'un mal auſſi dangereux.

Un jour, qu'appuiée ſur ſa fenêtre, à côté de Madame de Pomereuil, Adélaïde regardoit dans la rue, elle apperçut le Chevalier qui paſſoit, accompagné d'un jeune

homme. Le mouvement que fit Valbois pour les ſaluer, attira l'attention de ce jeune homme ; il leva les yeux vers la fenêtre. Mais à peine Adélaïde l'eût envisagé qu'elle tomba à la renverſe, en pouſſant un grand cri. Le Chevalier, qui avoit entendu ce cri, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, monta avec précipitation à ſa chambre ; le jeune homme le ſuivit. Lorſqu'ils entrerent, Adélaïde commençoit à recouvrer la connoiſſance ; elle jette ſes regards errants ſur l'inconnu, & ſon étonnement paroît ſe renouveller ; elle voudroit articuler quelques mots, mais tous les ſentimens qui l'agitent à la fois, lui en ôtent la faculté.

Nouveau ſpectacle; le jeune homme à ſon tour enviſage Adélaïde; il la reconnoît, & il ſe précipite dans ſes bras; longtems ils ſe tiennent embraſſés; longtems ils ne prononçent que des mots entrécoupés.... Mon cher Deſſambrai.... Ma chère Adélaïde....Quoi! tu vis encore!... Quel hazard nous rejoint en ces lieux!... Des ſoupirs étouffent le reſte.

Madame de Pomereuil, ſtupide d'étonnement, enviſageoit cette ſcène attendriſſante, & ne diſoit rien : enfin ne pouvant plus douter, par ce qu'elle vient d'entendre, que Deſſambrai ne reſpire ; que ce ne ſoit lui qu'elle voit dans les bras d'Adélaïde, elle partage la

joie des deux amants ; elle les accable tour-à-tour de careſſes.

Mais qui pourroit peindre le déſeſpoir dont Valbois eſt atteint. Il ne voit que trop qu'il a un rival, & que ce rival eſt aimé. Le poiſon de la jalouſie le tourmente. Un coup d'œuil, une expreſſion tendre, entre Adélaïde & Deſſambrai, ſont autant de poignards qui lui perçent le cœur.

Revenus de l'ivreſſe où une rencontre ſi peu attendue les avoit plongés, nos deux amants s'interrogent, ſe demandent mille choſes à la fois, & ne peuvent ſatisfaire aſſez tôt leur curioſité. L'allégreſſe brille dans leurs yeux. C'eſt au ſortir de l'infortune qu'on ſent plus vivement le bonheur.

Cependant l'heure s'écoule avec rapidité ; la nuit approche, & il faut fe féparer. Deffambrai n'abandonne Adélaïde qu'avec peine. Que de chofes il a encore à lui dire ! Les amants n'ont jamais fini.

Valbois fort avec lui ; Deffambrai l'entretient de fon amour, de l'heureufe rencontre qu'il vient de faire. Il étale à fes yeux le mérite, les charmes de celle qu'il adore. Valbois ne peut lui répondre, tant fon cœur eft oppreffé de trifteffe. Confident du bonheur de fon rival, il lui voue en fecret la haîne la plus marquée.

Adelaïde a paffé, dans un inftant, de la douleur la plus violente, au comble de la félicité. Elle doute

ſi ce qu'elle vient de voir eſt réel; ſi le ſommeil n'a point enivré ſes ſens; elle ſe met au lit, mais c'eſt pour rêver en liberté à toute l'étendue de ſon bonheur.

Deſſambrai, guidé par ſon amour, avoit devancé de beaucoup l'heure où il devoit ſe rendre auprès d'Adélaïde. Il arrive à la maiſon de Madame de St.... Nouveaux tranſports de la part des deux amants; leurs cœurs éprouvent encore ces palpitations que l'entrevue de la veille avoit fait naître. Cependant, preſſé par Madame de Pomereuil & par Adélaïde, qui déſiroient ſavoir la cauſe de ſes malheurs, Deſſambrai cède à leur empreſſement, & commence ſon récit en ces termes.

Le jour que j'abandonnai la maiſon de Monſieur Dubois, je me trouvai dans un état difficile à peindre. J'avois connu les charmes de l'amour, mais j'ignorois encore les peines qui en ſont preſque inſéparables; c'eſt en quittant ce qu'on aime, qu'on les ſent le plus vivement. Je m'embarque à Calais; j'aborde ſur les côtes d'Angleterre, & je me rends auſſitôt à Londres: là, j'apprends que mon oncle vient de mourir, & je me diſpoſe à recueillir au plus vîte la ſucceſſion conſidérable qu'il m'a laiſſée.

Je contractai, pendant mon ſéjour à Londres, une amitié aſſez étroite avec mon hôte, appellé Williams; c'étoit un de ces hom-

mes honnêtes & obligeans, nés pour le bonheur des ſociétés. Aucun ſervice ne lui coûtoit, lorſqu'il s'agiſſoit de le rendre à ſes amis, ou à des malheureux qui en avoient beſoin. Riche autrefois, mais réduit, par des revers fâcheux, à une médiocre fortune, il n'en vivoit pas moins content, avec un fils unique qu'il avoit, lequel donnoit les plus grandes eſpérances de reſſembler à ſon père.

Le jeune Williams avoit fait ſes études avec le fils de Milord.... Ses manieres honnêtes & ſpirituelles, la douceur de ſon caractère, l'avoient fait introduire dans la maiſon de ce Seigneur, qui le recevoit avec plaiſir. La jeune Mi-

ladi, fille du Milord, n'avoit pu le voir longtems ſans émotion. Elle étoit tendre & ſenſible, elle chériſſoit la vertu. Williams avoit toutes les qualités propres à ſe faire aimer d'une perſonne de ce caractère. Comment auroit-elle pu réſiſter au penchant qui l'entraînoit vers lui ? Elle étoit trop jeune pour en ſentir les conſéquences.

Williams fut longtems ſans s'appercevoir que Milady.... l'aimoit. La différence des conditions l'avoit empêché de lever les yeux juſqu'à elle ; mais enfin les égards qu'elle lui marquoit, le plaiſir qu'elle paroiſſoit reſſentir à ſa vue ; &, plus que tout cela, cette ſympathie de ſentimens qui forme les

grandes paſſions, fit naître dans ſon cœur, celle qui règnoit déjà dans le cœur de Milady. Ces deux amants ne purent bientôt plus vivre ſans être enſemble. Ils aimoient l'un & l'autre pour la premiere fois; leurs cœurs n'étoient que de flammes. Hélas! naïfs & vrais, ils ignoroient, juſqu'à un certain point, la tyrannie des préjugés, ſur la différence de leurs conditions.

Mais on ne fut pas longtems ſans s'apperçevoir de leur intelligence; ils s'aimoient; ils étoient vertueux: pouvoient-ils croire que ce fût un mal? Non, ſans doute; ils ne prenoient donc aucun ſoin de ſe cacher. Milord.... les ſurprit un jour qu'ils étoient enſemble. Williams

baiſoit la main de Milady ; elle le regardoit avec tendreſſe. Il n'en fallut pas d'avantage pour lui donner de violens ſoupçons : il ſe retira promptement & ſans qu'ils l'euſſent apperçu, dans la ferme réſolution d'épier leur conduite, & de ſe confirmer tout-à-fait, qu'ils reſſentoient de l'amour l'un pour l'autre. Il n'eut que trop d'occaſions de découvrir la vérité : il entendit même les proteſtations de fidélité qu'ils ſe faiſoient ; il vit leurs innocentes careſſes, & il crut voir le crime. Imaginez-vous les tranſports de ce père furieux qui penſe être déshonoré. Il accable ſa fille de reproches. Il dénonce Williams à la Juſtice, comme un ſéducteur. On l'arrête ;

on le conduit en prifon; il veut fe juftifier; on ne l'écoute pas. Je fus témoin de la douleur que fit paroître Monfieur Williams, en apprenant la détention de fon fils. Il va trouver Milord.... Il emploie tous les moyens propres à le fléchir, mais fes prieres ne font que l'irriter davantage. Sors de ma préfence, lui dit ce Seigneur, toi dont le fils ingrat a méconnu mes bontés, & a porté le déshonneur dans ma famille ; tes follicitations pour lui font vaines. Il eft trop coupable pour échapper à la punition que fon crime mérite. – La punition de fon crime !.... Hé ! quel crime a-t-il commis, dites moi Milord? fa faute eft-elle avérée ? A-t-il vraiment fé-

duit votre fille? Ha! je ne le crois pas! Il étoit vertueux; il vous respectoit trop. – Il me respectoit; qu'oses-tu dire!... Quoi! ne l'ai-je pas vu faire mille protestations d'amour à ma fille, recevoir les siennes. – Mais, Milord, est-ce un crime d'aimer? est-on le maître de son cœur? la Nature connoît-elle la différence des rangs & des conditions? Hé! si cela étoit, Milady n'auroit jamais eu d'amour pour mon fils; du faîte de la grandeur elle l'auroit regardé à peine: il n'en est pas ainsi, Milord. Il existe des causes plus vraies, indépendantes des préjugés, & ces causes forment les penchants ce sont elles sans doute qui ont un. les cœurs de nos enfans. Ils sont

du même âge, & trop jeunes pour résister à une inclination qui ne leur a point paru criminelle. Est-ce à cet âge heureux à connoître toute l'étendue des usages? Ils ne sont pas coupables; il faut, pour l'être, avoir secoué le joug de la pudeur; & ce n'est pas dans un instant, que les cœurs vertueux & innocents en viennent à ce point là; ce n'est.... Milord ne put souffrir davantage un discours, qui, quoique véritable, portoit la rage dans son âme. Il fait mettre Williams à la porte; il l'accable d'invectives. Monstre, lui dit ce dernier, guidé par un noble courroux, toi qui ne connois pas la tendresse paternelle; tu penses m'accabler du poids de ta puissance;

tu crois qu'il n'y aura plus de justice pour mon fils; mais tu t'abuses. Il y a encore des hommes équitables qui ne fléchiront pas sous ton pouvoir; ils me rendront mon fils; ils connoitront son innocence. Williams prononçoit ces mots en s'éloignant.

Ce père désolé vient aussitôt me faire part de la réception que lui avoit fait Milord.... Je vois la consternation répandue sur son visage; mais il ne perd point le tems dans des plaintes vaines. Il emploie quelques amis puissans qu'il a, pour parler aux Juges de son fils: lui-même va les trouver; il leur expose la conduite du jeune homme, son innocence. On interroge plusieurs fois l'accusé,

l'accufé ; fes réponfes font toujours femblables ; il déclare naïvement la vérité. Quel crime peut - on lui reprocher ? Celui d'avoir un cœur fenfible. On le rend à fon père.

Cependant Milord .... tient fa fille dans la plus dure captivité : tout commerce au-dehors lui eft défendu ; & elle a la douleur d'effuyer des reproches qui ne font dûs qu'aux coupables. Il eft outré furtout, lorfqu'il apprend que Williams eft en liberté. Il médite, en fecret, une vengeance cruelle ; & ce qui arriva quelques jours après, n'en eft qu'une preuve trop certaine.

Le Chevalier de Valbois, le même

qui m'a procuré hier le plaiſir de vous rencontrer, étoit venu paſſer quelque tems à Londres. Il étoit logé chez Monſieur Williams, qui louoit aux étrangers une partie de ſa maiſon. L'occupation que me donnoient les affaires de la ſucceſſion de mon oncle, ne m'avoit pas permis de contracter de grandes liaiſon avec lui, lorſque, quelques jours après la ſortie de priſon du jeune Williams, je lui rendis un ſervice qui fut la cauſe de tous mes malheurs.

Je paſſois un ſoir dans une rue détournée de la Ville de Londres, quand j'entendis, à quelques pas de moi, un cliquetis d'armes; je m'avançai de ce côté, & je reconnus

Valbois qui ſe battoit courageuſement contre trois hommes. Indigné d'un combat auſſi inégal, je ne balançai point à le ſecourir; & j'eus le bonheur de renverſer, d'un coup d'épée, un de ces inconnus. Les deux autres, étonnés de ma préſence, & de la perte de leur camarade, prirent la fuite. J'abordois Valbois pour ſavoir le ſujet de ce combat, lorſqu'il me montra le jeune Williams couché par terre, à côté de celui que je venois de renverſer. Quoique percé de coup, il faiſoit ſes efforts pour ſe relever, en pouſſant des ſoupirs. Pénétré d'un ſpectacle auſſi triſte, j'allois m'occuper du ſoin de lui faire donner un prompt ſecours, quand je me

trouvai investi par des Connétables qui me conduisirent devant le Juge de paix : ce dernier, sans vouloir entendre ma justification, m'envoya en prison. J'appris qu'on avoit transporté Williams chez son père, mais que Valbois s'étoit échappé.

On me descendit dans un cachot affreux. Là, je me livrai à la douleur la plus amère. J'espérai cependant que mes Juges, convaincus de mon innocence, ne tarderoient pas à me rendre la liberté. Je fus conduit devant eux ; je leur racontai l'affaire en peu de mots, telle qu'elle s'étoit passée, & je protestai que je n'avois fait que ce que l'honneur exigeoit de moi dans une pareille occasion ; mais je n'en fus pas plus

avancé pour cette fois-là, & l'on me reconduisit dans mon cachot. J'appris, quelques jours après, que c'étoit le fils de Milord.... que j'avois blessé dangereusement, & que, sur la déposition des deux hommes qui l'accompagnoient lors du combat, on nous regardoit comme des assassins.

Milord...., outré de la perte de son fils, qu'il croyoit certaine, vint à l'appui de ces délateurs. On crut que le jeune Williams avoit projetté cet assassinat de concert avec moi & Valbois, pour se venger de Milord.... dans la personne de son fils: hélas! c'étoit bien le contraire.

Me voilà donc traité en coupable; je n'avois pas la permission de

voir perſonne, ni même d'écrire; & ce fut alors que vous ne reçûtes plus de mes nouvelles. Le bon Williams, à ce que j'ai appris depuis, fit toutes les démarches poſſibles pour prouver mon innocence & celle de ſon fils, qui commençoit à être hors de danger. Il n'ignoroit pas que ce fils alloit lui être arraché par des mains barbares, & traité en criminel, ſi la vérité demeuroit longtems cachée. Mais comment la découvrir? Il n'y avoit pas de témoins qui euſſent vu le commencement du combat. Milord.... avoit fait retentir les Tribunaux de ſes plaintes; il avoit rappellé la premiere affaire du jeune Williams, & tout le monde ſe perſuadoit qu'il étoit coupable. Que de choſes contre nous!

Cependant ma mère, qui ne reçevoit plus de mes nouvelles, allarmée d'un ſilence que je n'avois pas coutume de garder auſſi longtems, m'avoit écrit pluſieurs lettres coup ſur coup; Monſieur Williams, qui ne pouvoit me les communiquer, avoit cru pouvoir les décacheter ſans indiſcrétion, & même y répondre. Il avoit annoncé à ma mère l'accident qui m'étoit arrivé, & il ne lui avoit pas caché qu'il craignoit beaucoup pour ma vie.

Ma mère n'eut pas plutôt reçu la lettre de Monſieur Williams, que, ne mettant aucunes bornes à la tendreſſe maternelle, elle partit pour l'Angleterre; mais l'impreſſion que mon malheur avoit faite ſur elle;

mais ſon âge avancé, & la fatigue du voyage, altérerent conſidérablement ſa ſanté.

Elle arrive à Londres avec une fièvre violente : elle parvient après bien des efforts, à obtenir la permiſſion de me voir ; & elle ſe tranſporte dans l'endroit où je ſuis détenu. On me ſort du cachot affreux qui me ſervoit de demeure. J'apperçois ma mère ; je me jette dans ſes bras ; elle me ſerre contre ſon ſein, m'inonde de ſes larmes. — Ah mon fils ! dans quel état je te revois !... Ah ma mére ! que venez vous faire dans ces lieux de douleur ?... Ce furent les ſeules paroles que nous pûmes prononcer pendant un quart-d'heure.

L'agitation que cette ſcène touchante cauſa à ma mère, augmenta ſa fièvre; je m'apperçus du mal qui la dévoroit; elle étoit pâle & tremblante. Je lui en témoignai mes allarmes; elle ne me répondit que par des pleurs, & m'apprit, un moment après, qu'elle avoit voulu ſurmonter la nature pour ſe rendre auprès de moi; que ſon mal ne l'avoit point empêchée de paſſer la mer, mais qu'elle ſe ſentoit dans une grande défaillance, & qu'elle n'avoit plus ſans doute que quelques jours à vivre. — Je mourrois plus contente, mon chèr fils, ſi au plaiſir que je reſſens de vous voir aujourd'hui, ſe joignoit celui de vous voir libre. Elle parloit, & les ſons tremblants

qui ſortoient de ſa bouche, redoubloient mes inquiétudes. Je l'exhortai à ne pas reſter davantage dans un lieu où elle étoit privée des ſecours ſi néceſſaires à ſon état. Je m'arrachai avec peine de ſes bras; &, elle ſe fit tranſporter chez Monſieur Williams où elle étoit deſcendue, en arrivant à Londres.

Dès qu'elle fut ſortie, je me livrai à des réflexions cruelles; mon cœur étoit déchiré dans les endroits les plus ſenſibles. Ma mère, ma tendre mère, réduite à l'extrémité; & c'eſt ſon fils qui eſt la cauſe innocente de ſes maux; c'eſt pour le voir; c'eſt pour le ſecourir qu'elle a paſſé les mers, qu'elle a altéré ſa ſanté. O tendreſſe maternelle, qui peut égaler tes efforts!

J'apprends le lendemain que ſon mal a redoublé, & qu'elle eſt obligée de garder le lit. Sur le ſoir du même jour, on vient me dire qu'elle eſt à l'extrémité, & l'on m'apporte ſes derniers adieux. Quel coup de foudre pour moi ! un tranſport violent m'agite ; je demande à voir ma mère ; je voudrois recueillir ſes derniers ſoupirs ; mes cris ſont inutiles ; l'on ne m'écoute pas. Monſtres ! m'écriai-je, égaré par les ſentimens de la fureur & du déſeſpoir ; vous qui voulez priver un tendre fils des regards maternels, vous qui méconnoiſſez la nature ; votre cruauté égale celle des peuples les plus barbares. Puiſſiez-vous un jour, pour votre punition, reſſentir les maux

que j'éprouve aujourd'hui. Mais les plaintes que je proferois se perdoient dans les sombres voûtes de mon cachot. Tout le monde y étoit insensible.

Je passai cette nuit dans un état affreux ; ma mère expirante étoit sans cesse présente devant moi. Je voulois la serrer dans mes bras, & je n'embrassois que des spectres hideux. Ainsi mon esprit agité ne m'offroit plus que des images effrayantes. Hélas ! elles ne m'annonçoient que trop le malheur qui m'attendoit. J'appris le lendemain que ma mère ne vivoit plus..... Dessambrai, à ces mots, sent renaître toute sa douleur : des larmes inondent ses joues.

La perte que je venois de faire me plongea dans une morne trifteffe. J'ofai même appeller plufieurs fois la mort à mon fecours. Que dis-je? fans vous, ma chère Adélaïde ; fans la penfée de vous revoir, qui foutenoit mon exiftence, j'euffe peut-être attenté à mes jours.

Cependant mes affaires prenoient une tournure favorable. Le fils de Milord .... étoit tout-à-fait hors de danger ; on commençoit même à changer de fentiment à fon égard. Les deux hommes qui l'accompagnoient lors de fon combat avec le jeune Williams, venoient d'être reconnus pour des fcélérats coupables de plufieurs crimes : ils avoient varié dans leurs rapports, & il ne

falloit plus que leur faire ſubir un examen ſévere, pour ſe convaincre de notre innocence; mais la puiſſance de Milord.... dominoit; elle arrêtoit le cours de la Juſtice; & comme la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure, nous aurions, à la fin, été ſes victimes, ſi le crédit ne ſe fût oppoſé au crédit, & n'eût mis un frein aux pourſuites de nos perſécuteurs.

Déjà notre procès étoit fait, ainſi que celui du jeune Williams qu'on avoit arrêté; déjà, malgré les indices qui parloient en notre faveur, nous allions ſubir le dernier ſupplice; & ce fut dans cet inſtant que je vous écrivis, lorſque des perſonnes du plus haut rang

obtinrent qu'on fît la révision de notre procès. Les accusateurs furent de nouveau interrogés; ils croyoient notre perte assurée; ils tremblèrent à un coup aussi inattendu. Ils avouèrent en partie ce qu'il en étoit, mais pour l'honneur de Milord... on ne voulut pas les pousser d'avantage : nous fûmes remis en liberté & déclarés innocents.

Monsieur Williams se pâma d'aise en revoyant son fils; il nous embrassoit tour-à-tour; il ne pouvoit contenir ses transports. — Ha! mon fils! combien j'ai appréhendé pour toi!... J'étois sur le point de te perdre... Mais je t'aurois accompagné au tombeau.... Et puis, se tournant vers moi, comment pourrai-je m'acquit-

ter, Monſieur, de tout ce que je vous dois; c'eſt pour mon fils que vous avez ſouffert; c'eſt pour défendre ſa vie que vous avez hazardé la vôtre; que vous avez été la victime de la calomnie. Ha! que je périſſe comme le plus ingrat des hommes, ſi j'oublie jamais un inſtant ces ſervices ineſtimables!

Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut de me rendre ſur le tombeau de ma mère, pour lui rendre les derniers devoirs. Là, je ſentis renaître ma douleur, & je ne quittai point ce triſte lieu ſans l'arroſer de mes larmes.

Après cela, je me hâtai de terminer ce qui me reſtoit encore à faire, pour recueuillir en entier la

ſucceſſion

fucceffion de mon oncle. Vous me reftiez feule dans le monde, Adélaïde, & je brûlois du defir de vous revoir.

A peine mes affaires furent-elles finies, que je me difpofai à partir. Monfieur Williams & fon fils voulurent à toute force me conduire jufqu'au lieu de mon embarquement. Ils ne me quittèrent qu'avec les marques de l'affliction la plus vive. Le Vaiffeau où je m'embarquai étoit loin du Port, qu'ils me fuivoient encore des yeux. Je vous avoue que je ne pus leur faire mes adieux fans répandre des larmes. Leur vertu étoit gravée profondément dans mon cœur.

Arrivé en France, je ne pus fui-

vre le desir que j'aurois eu de me rendre aussitôt auprès de vous. Des lettres de change que j'avois sur Paris, & qui étoient à leur échéance, m'appeloient sans retard dans cette Capitale ; ce n'est que depuis hier que j'y suis arrivé. M. Williams m'avoit donné l'adresse de Valbois : j'ai été descendre de voiture chez lui. Vous savez le reste. Je bénis l'heureux hazard qui m'a offert à votre vue.

Adélaïde n'avoit pu écouter ce récit sans émotion. Plusieurs fois l'attendrissement lui avoit arraché des soupirs ; elle avoit frémi à la pensée qu'elle avoit été au moment de le perdre pour toujours. La mort de Madame Dessambrai avoit pé-

nétré ſon âme ; elle ſavoit par expérience combien l'amitié filiale a de force, dans ces poſitions critiques où nous avons tout à craindre pour les auteurs de nos jours.

Mais lorſque Deſſambrai apprit les malheurs de ſa chère Adélaïde; lorſqu'il ſçut que ſon père gémiſſoit dans l'horreur d'un cachot, il parut allarmé. Partons, diſoit-il à ſon amante; allons briſer les fers d'un père malheureux qui n'a que trop ſouffert ; qu'il éprouve déſormais autant de félicité qu'il a reſſenti de chagrin ; qu'il partage les biens qui ſont en mon pouvoir. A peine ce généreux jeune homme voulut-il accorder quelques jours à l'arrangement de ſes affaires.

Madame de Pomereuil, charmée de trouver tant de vertu dans ces deux amants, ne voulut point les abandonner : avide du ſpectacle de voir une famille infortunée rentrer dans le ſein du bonheur, elle fit tout préparer pour ſon départ.

Valbois, inſtruit qu'il va perdre l'objet de ſon amour, ſent redoubler ſa flamme. La fureur, le déſeſpoir s'emparent de lui. Il veut, mais en vain, ſe dérober à des ſentimens qui le déchirent, qui le privent de tout repos ; ils deviennent ſon bourreau. La ſombre jalouſie qui l'agite, diminue, éteint même dans ſon âme toute la reconnoiſſance qu'il doit à Deſſambrai. Il ne le regarde plus que

comme un ennemi odieux, auteur de ſon tourment.

Le jour eſt fixé pour le départ d'Adélaïde & de ſon amant. Valbois n'a plus d'eſpérance; ſa maitreſſe va diſparoître pour toujours à ſes yeux; alors aucun frein ne peut le retenir. Il aborde Deſſambrai en particulier; il lui déclare qu'il aime Adélaïde, & qu'il n'en eſt point aimé; que la vie lui eſt déſormais à charge; qu'il veut la perdre ou la ravir à celui qui eſt la cauſe de ſon malheur.

Deſſambrai, ſurpris à ce propos, doute long-tems de la réalité du diſcours de Valbois; il ignoroit l'amour de ce jeune homme pour Adélaïde: mais les emportemens qu'il

fait paroître, ne lui laiſſent plus lieu d'en douter. Il s'efforce de calmer ſes tranſports. Il veut le ramener à des ſentimens plus raiſonnables par la voie des remontrances: mais tout ce qu'il peut faire eſt inutile. Contraint enfin de ſatisfaire ce furieux, il ſort avec lui, & le ſuit dans un lieu écarté. Le combat ne dure pas long-tems. Valbois, trop emporté pour prendre des meſures, eſt déſarmé, des premiers coups. Deſſambrai, trop brave pour profiter de l'occaſion, ramaſſe ſon épée & la lui remet. Cette action généreuſe d'un homme qui devoit d'autant moins le ménager, que lui-même, oubliant les droits ſacrés de la reconnoiſ-

ſance, n'avoit cherché qu'à le percer, porte le repentir dans l'âme de Valbois. Il reconnoit ſa faute. Il preſente ſon épée à Deſſambrai. Percez un monſtre, lui dit-il, qui ne mérite plus d'exiſter après l'action qu'il vient de commettre; un monſtre qui a pu attenter à la vie d'un homme à qui il étoit redevable de la ſienne. Ha! je ſens toute l'horreur de mon crime.... Funeſte paſſion! à quels excès m'as tu conduit! Valbois parloit; &, le viſage penché vers la terre, il tenoit la poſture d'un coupable.

Deſſambrai étoit attendri: – j'oublierai la faute que vous venez de commettre; qu'un ſilence éternel l'enſeveliſſe à jamais; les remords

que vous avez en ce moment, prouvent que votre cœur n'étoit pas fait pour être criminel : le déſeſpoir ſeul a pu vous conduire. Que ne ſuis-je à même de calmer vos maux ! Je le ferois avec un zèle qui vous convaincroit que je vous eſtime & que je vous plains.

Deſſambrai conduit Valbois à ſa maiſon ; il ſe rend enſuite chez Monſieur Saint.... ; mais il ne dit pas un mot à Adélaïde, de ce qui vient de lui arriver ; il ne veut point l'allarmer, ni divulguer la faute de Valbois. Dieu ! quelle fut ſa ſurpriſe de voir entrer ce jeune homme qui le ſuivoit ſans qu'il s'en apperçût. Valbois s'avance avec précipitation ; il ſe jette aux genoux

d'Adélaïde ; il lui expoſe toute l'étendue de ſon crime. Elle frémit à ce recit ; le nouveau danger auquel ſon cher Deſſambrai vient d'être expoſé ſe retrace à ſa penſée ; mais la déſolation où eſt Valbois, mais le repentir dont il eſt pénétré la touche ; elle lui pardonne.

A quel dégré de crime, lui dit-elle, une paſſion furieuſe & ſans frein vous a porté ! Vous avez oublié les doits que l'humanité & la reconnoiſſance ont ſur nous. Vous avez eu la penſée d'arracher la vie à un homme qui l'avoit ſacrifiée pour conſerver la vôtre ; à un homme qui n'eſt coupable envers vous que pour m'avoir aimée. Mon cœur eſt uni au ſien depuis long-

tems, & depuis long - tems nous ſommes promis l'un à l'autre. De quel droit voulez-vous rompre des nœuds ſi ſacrés? Vous, que je n'ai point abuſé par de vaines promeſſes; vous, qui n'avez jamais eſſuyé de ma part que des rebuts; de quel droit, dis-je, voulez-vous contraindre les volontés? Mais je vais dévoiler à vos yeux le motif de vos actions. Lorſque vous affectiez de me rendre des ſoins aſſidus, pour me ſéduire, pour corrompre ma vertu, vous ne m'aimiez point alors; le crime ſeul vous faiſoit agir: inſenſiblement, ce qui n'étoit que fauſſeté, eſt devenu réel; la paſſion eſt entrée dans votre cœur; mais quelle paſſion! pouvoit-elle

être pure, quand ſa ſource l'étoit ſi peu? Non; les obſtacles l'avoient formée, & elle ſe feroit éteinte avec eux. Ce n'étoit point cette union des cœurs, cette ſympathie de ſentimens qui forme le véritable amour : la douceur, la ſenſibilité en ſont la bâſe, & éloignent loin de lui l'humanité & le crime.

Valbois confondu, conſterné, ne peut répondre un mot à ce diſcours. Il ſe retire en pouſſant des ſanglots. Deſſambrai & Adélaïde le ſuivent des yeux; la pitié a pénétré leurs âmes.

Nos deux amants partirent avec Madame de Pomereuil, le lendemain de cette ſcène. Adélaïde brûle du deſir de revoir ſa famille, d'y

porter la consolation & la joie. Chaque moment qui l'en approche augmente son allégresse. Ils arrivent enfin à la maison de Monsieur Philbert. Adélaïde apperçoit sa mère; tout son corps en tressaille d'aise; elle vole dans ses bras; elle vole dans ceux de ses frères, de sa sœur. Le bon Monsieur Philbert a part à ses caresses; elle ne sait comment lui témoigner la reconnoissance qu'elle doit à ses bontés. Dessambrai, par sa présence, vient répandre une nouvelle joie dans le sein de Madame Dubois: elle ne peut en croire ses yeux en le revoyant, tant sa surprise est grande. Depuis la réception de sa derniere lettre, elle étoit persuadée qu'il n'étoit plus.

Le bonheur renaît dans cette famille ſi long-tems malheureuſe ; mais un père chéri manque à leur félicité ; il faut ſe hâter de briſer ſes fers : Deſſambrai ſe tranſporte à ſa priſon ; il lui annonce qu'il va être libre. Le bon-homme eſt tout ému à la vue de ſon bienfaiteur ; il le ſerre long-tems dans ſes bras. — Quoi ! mon fils, je vous revois !.. Quoi ! je puis goûter la douce ſatisfaction de vous embraſſer !... Hélas ! je croyois vous avoir perdu pour jamais.... Vous revenez, & toujours généreux ; votre retour eſt marqué par ma délivrance.

Deſſambrai ne perd point de tems ; il va trouver les créanciers de Monſieur Dubois ; il acquite le montant

de leurs créances, & il fait rendre la liberté à ſon futur beau-père.

Monſieur Dubois revoit ſa famille, & porte la joie dans le ſein de ſon épouſe & de ſes enfans; il les embraſſe tour-à-tour. Il bénit le jour heureux qui les raſſemble. Des larmes coulent de tous les yeux. C'eſt ici que les ſentimens de la Nature ſe déploient dans toute leur étendue.

Lorſque Monſieur Dubois eut ſatisfait à ſa tendreſſe pour ſa famille, il ſe donna tout entier à la reconnoiſſance. Il prend Monſieur Philbert d'une main & Deſſambrai de l'autre, & s'adreſſant à ſon épouſe & à ſes enfans: — Vous voyez ici les deux perſonnes à qui nous avons le

plus d'obligations en ce monde ; ce ſont elles qui nous ont dérobés à l'infortune, à l'opprobre ; que dis-je, à la mort même. Si jamais leurs bienfaits ſortoient un moment de notre mémoire ; ſi quelqu'un de nous pouvoit oublier un jour qu'il leur doit ſon bonheur, que la malédiction la plus accablante tombe ſur lui !

Madame de Pomereuil vint partager la joie qui règnoit dans la maiſon de Monſieur Philbert ; elle étoit charmée de ſavoir qu'Adélaïde alloit jouir d'un ſort heureux. Le mérite de cette aimable fille lui étoit connu, & elle lui avoit voué une amitié ſincere.

Quelque tems après cette réu-

nion, Deſſambrai épouſa ſa chère Adélaïde. Il poſſédoit des richeſſes conſidérables, & il ne voulut point les répandre dans le ſein de la diſſipation. Il fixa ſa demeure auprès de Monſieur Philbert, en achetant une terre qui étoit contiguë à celle de Madame de Pomereuil : là, retiré avec ſa famille, il goûtoit ces plaiſirs vifs, mais tranquiles, qui viennent de l'âme. Poſſeſſeur d'une épouſe qu'il adoroit, il faiſoit ſa principale félicité de la voir, de jouir de ſa converſation. Madame de Pomereuil venoit les viſiter ſouvent : mais Monſieur Philbert ne les quittoit point.

Ce Philoſophe aimable augmentoit, par ſa préſence, leur gaieté

&

& leur ivresse; il les accompagnoit à la promenade; il leur fa soit observer les formes variées de la Nature, la beauté des campagnes, la verdure des prairies & l'aspect riant des coteaux. La vue de ces objets admirables portoit le plaisir dans leur âme.

O vous dont les cœurs dépravés ne connoissent point les charmes du vrai & de la Nature! vous traitez sans doute de chimère le bonheur dont jouit Dessambrai? Vous croyez qu'il n'en existe pas d'autre que dans les plaisirs tumultueux des grandes Villes; plaisirs souvent de peu de durée, & que le dégoût suit toujours. Vous n'envisagez les campagnes que comme des déserts,

& une épouſe que comme un objet tôt ou tard ennuyeux. Que je vous plains de penſer ainſi ! C'eſt à vous que j'en appelle, ô cœurs vertueux & ſenſibles ! Vous qui connoiſſez la Nature & l'Amour. Deſſambrai devoit-il être heureux, répondez-moi ?

Ces deux Époux ne virent point leur bonheur altéré. Ils eurent deux enfans ; ces précieux gages de leur tendreſſe redoublèrent leur félicité. Perſuadés que l'éducation eſt la choſe la plus importante de notre vie, & la décide preſque toujours pour le bien ou pour le mal, ils mirent tous leurs ſoins à en donner une bonne à leurs enfans. Deſſambrai écarta de ces jeunes plantes tout ce qui pouvoit les induire à l'orgueil &

à la dureté, parce qu'il regardoit ces deux vices comme la ſource des autres ; il ne négligea rien pour perfectionner dans leur âme les ſentimens de la Nature & de la droite raiſon, & pour empêcher la naiſſance des préjugés, guides faux & dangereux.

Il ne voulut pas les accoutumer ſur-tout à regarder leurs domeſtiques avec mépris. Ces malheureux, leur diſoit-il, ſont vos ſemblables ; le hazard a voulu qu'ils naquiſſent moins fortunés que vous; contraints de s'humilier pour vivre, & de ſe plier aux volontés d'autrui, ils n'en ſont que plus à plaindre, & que plus dignes de notre pitié. Votre famille a été expoſée aux mêmes humilia-

tions; (& je ne rougis pas de le dire:) mais jamais le crime ne lui a imprimé aucune tache.

Si quelquefois le défaut d'éducation laiſſe appercevoir dans ces hommes des vices groſſiers, que notre délicateſſe fait couvrir, ſoyons indulgents à leur égard, & prenons nous-en encore à la fortune qui ne leur a pas procuré les moyens propres à leur inſtruction. Le vrai ſecret de les corriger, ne ſera pas de les traiter avec dureté & avec orgueuil; on ne feroit par-là que les avilir d'avantage, & rien n'eſt plus vicieux & plus bas qu'un eſclave : mais en les reprenant avec douceur dans leurs fautes; mais en les applaudiſſant dans leurs bonnes

actions ; on les rendra éclairés & vertueux.

C'eſt ainſi que Deſſambrai parloit à ſes enfans, lorſque l'âge leur permettoit de profiter de ſes conſeils ; c'eſt ainſi qu'il gravoit dans leur cœur l'humanité & la bienfaiſance : ſa tendre épouſe aſſiſtoit toujours à ces leçons ; elle encourageoit ſes enfans à en profiter, & elle y ajoûtoit de nouvelles inſtructions.

Pères & mères, prenez exemple ſur ce tableau ; &, loin de confier à des mains mercénaires l'éducation de vos enfans, ne vous en rapportez qu'à vous ſeuls. Donnez-leur, à la vérité, des maîtres pour les initier dans les ſciences dont vous voulez qu'ils ſoient inſtruits : mais que ce

ſoit par votre bouche qu'ils apprennent à connoître la morale & les vertus ; toute autre perſonne ſeroit ſuſpecte dans un emploi ſi cher & ſi précieux.

Mais Deſſambrai & ſon épouſe employoient un reſſort bien plus puiſſant que celui des paroles, pour inſtruire leurs enfans ; c'étoit l'exemple journalier de la bienfaiſance la plus étendue ; aucun malheureux ne ſe préſentoit à leurs regards, qu'il ne reçût un prompt ſecours. De nombreuſes familles, prêtes à périr de beſoin, trouvoient dans le ſein de ces vertueuſes perſonnes un allégement à leurs peines. Les Villages voiſins de leur demeure étoient remplis de leurs bienfaits, & tout le

monde les combloit de bénédictions ; mais, ô digne récompenſe de la vertu ! lorſqu'ils entroient dans un de ces Villages ; lorſque les habitans les apperçevoient, ils ſe précipitoient au-devant de leurs pas ; ils faiſoient retentir l'air des cris de leur amour & de leur reconnoiſſance. Deſſambrai & ſon épouſe répandoient des larmes de joie & d'attendriſſement. O bonheur ! ſi l'on peut te trouver, c'eſt en faiſant des heureux.

Ces deux époux vécurent longtems, & la tendreſſe & l'union règnerent toujours parmi eux. On conſerve leur mémoire avec vénération dans le canton qu'ils habitoient, pendant que celle des

méchants ne passe à la postérité ; que pour être détestée du genre humain.

FIN.